

rencontre jusqu'à ma sortie du collège, c'est à dire tous les coups d'œil, les billets, et tout ce vous dirait un romancier. Quatre ans après, je sortais du collège; elle sortait du couvent, bien entendu. Je ne connaissais pas sa famille. Après trois mois de marches et démarches je parvins à y être introduit. Mais j'avais compté sans mon hôte. Son cœur était perdu pour moi; non pas pour toujours, puisque vous le voyez aujourd'hui entre mes mains. Je résistai contre son froid accueil jusqu'à la fin de 1830. Mon rival souhaitait depuis longtemps mon congé. Moi-même je cherchais une explication quelconque. Enfin le 13 décembre, date que vous voyez écrite sur ce vase, nous en vinmes au but que nous ambitionnions l'un et l'autre. Je l'aimais toujours avec la fureur de l'orage pour le tonnerre. Ce jour là je lui remettais sous les yeux nos douces années passées, et je lui dis enfin: Quelle est donc la cause de ces regrets pour un temps où je ne levais les yeux sur toi qu'au risque d'être châtié. Aujourd'hui que je te vois, que je presse ta main avec un amour que nul autre n'a éprouvé, comment se fait-il que le souvenir du passé soit plus beau que le présent? . . . Je pleurais . . . elle souriait! . . . "Faut-il le dire?" me dit-elle indifféremment. Je terminai sa phrase, "Tu ne m'aimes plus." Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Ils me percèrent l'âme de douleur et de rage. Elle m'avait aimé, elle me l'avait dit plus d'une fois. Je ne pleurai plus; et depuis ce moment jamais une larme ne mouilla ma paupière. Mon regard s'est enflammé de la passion de mon cœur qui n'a plus vécu pour l'amour; mais bien pour la vengeance et la haine. Jusqu'au jour qui me la fit connaître, aucun sacrifice ne m'aurait coûté. Biens, honneur, existence, tout était à sa disposition. Depuis ce jour funeste, je lui aurais percé le cœur comme je l'ai fait après sa mort, j'aurais bu son sang dans la soif de ma vengeance. Je me vouai tout entier à l'exécution de cette vengeance.

Mon rival l'obtint bientôt en mariage; je l'aidai moi-même à en venir là, je lui prêtai l'argent qu'il lui fallait. Le jour même de leurs noces, j'agis de manière à les rendre jaloux l'un de l'autre. J'entraî dans la plus grande

intimidé avec l'époux. Je n'allais jamais chez lui; mais la jalousie et les malentendus que je créais entre eux, mirent le diable à la maison. J'entraînai mon rival dans tous les dérèglements de la vie. Mon but était de ruiner sa constitution et de lui faire maltraiter sa femme. Vous m'avez vu vider presque scules ces deux bouteilles. Pourtant je ne le laissais jamais avant qu'il en eût cinq ou six pareilles dans le corps. Tous les soirs à minuit je le conduisais, ou plutôt je le trainais chez lui. Avant de le laisser je lui faisais une histoire sur sa femme. Il entra en furieux, tombait sur elle et la tuait de coups. Quant à moi je me tenais à la porte et savourais avec délices les cris de douleur de ma victime.

(La fin au prochain No)

QUEBEC, 14 NOVEMBRE 1844.

LES FIANCES DE 1812.

Nous avons reçu les deux premières livraisons de l'intéressante nouvelle Canadienne publiée par M. J. Doutré, Etudiant en Droit, de Montréal.

Nous aimerions à donner à nos lecteurs un aperçu détaillé de cette nouvelle; mais l'espace et le temps nous manquant aujourd'hui, nous le ferons dans notre prochain numéro. D'ailleurs, ayant alors reçu la fin de l'ouvrage, nous serons plus en état de l'apprécier.

Nous nous contenterons de dire pour le moment que, sous le rapport du style, le seul scus lequel nous l'envisageons aujourd'hui, l'auteur s'est placé dès son début au niveau des meilleurs écrivains que le Canada ait produits. Nous espérons que l'encouragement du public Canadien ne fera point défaut dans cette circonstance.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.—Nous sommes forcés de discontinuer pour le moment la publication de cet intéressant épisode de la guerre des Antilles, n'ayant pas reçu par la dernière poste notre livraison du journal français dont nous l'avons extrait. Nous continuerons aussitôt que la prochaine maille nous en aura apporté la suite.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront la continuation des "Valses de Strauss" qui seront terminées dans notre prochain.—Nous ne savons pas où quelques uns de nos abonnés ont pu trouver que nous sommes en retard pour la musique. Nous les invitons à jeter un coup d'œil sur cette partie de notre feuille; ils verront que nous avons à cet égard rempli strictement les promesses de notre prospectus.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.